

Marie Ann

CHEF DE GUERRE

© 2024 – Marie ANN

Auto-édition

Tous droits réservés dans tous pays

Dépôt légal : janvier 2024

ISBN : 979-10-424-1976-9

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Tous droits de production, d'adaptation et de traduction, intégrale
ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est le seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de ce livre.

Ce livre a été imprimé en France.

La Guerre

La guerre, je connais la guerre, la guérilla également. J'ai fêté mes 20 ans dans la résistance et je posais des bombes. C'était en 1944 et je me trouvais avec Jules, mon copain, parmi les FFI, dans le Doubs. Il en venait de tous les milieux, de toutes parts, sacrifiant études, famille, avenir, pour grossir les rangs de la première armée. Mais ils étaient mal préparés à la guerre.

L'intendance a vidé ses tiroirs. Nous sommes sommairement habillés et nous partageons le paquetage des tirailleurs. Nous n'avons pas grand-chose. On a eu une formation très rapide, une journée de tir et quelques infos administratives. L'ennemi est là et nous avançons doucement en explorant le terrain, en écoutant, en situant les lignes des avant-postes ennemis, en repérant les champs de mines. Hélas, un lieutenant trouve la mort à cause d'une mine. C'est un premier choc, pour certains.

Le lendemain, nous sommes à Saint-Maurice. Nous accrochons une patrouille. L'aspirant Laurent a le nez traversé par une balle, trois soldats sont blessés et le soldat Durieux meurt. Les Allemands s'enfuient et abandonnent leurs morts.

Le village de Saint-Maurice est tout le temps harcelé par l'artillerie ennemie. Encore des morts, la liste s'allonge.

Nous nous apprêtons à libérer la boucle du Doubs. Nous nous entraînons, avec l'impression qu'on va passer l'hiver ici.

La neige se met à tomber, le 12 novembre. Impossible d'avancer, mais le 14 le colonel Salan dirige une attaque. Je dois prendre la direction du nord, avec le groupement Daboval. Nous savons que la plaine du Doubs ne possède aucun point d'appui et qu'elle est minée. Déjà, à Saint-Maurice, un camion avec d'anciens FFI a sauté sur une mine. Je l'ai échappé belle.

Nous nous dirigeons vers le bois Grevery, puis vers le bois des Grappes. Les champs sont blancs de neige. Des tirs arrivent sur nous. Nous avons déjà deux tués et cinq blessés. La progression continue. Je cours dans les champs de neige pour éviter les tirs. Je n'ai plus froid, pourtant mes pieds sont mouillés. Une base arrière nous couvre, car les armes crachent sans arrêt.

Je rejoins la compagnie Petit. Nous sommes obligés de nous arrêter dans un ravin. Une autre compagnie n'arrive pas au sommet et redescend pour se protéger dans un fourré. On entend « en avant, vive la Coloniale », ce qui nous donne du courage. Nous continuons. Vers 16 h, le colonel Salan donne l'ordre de se replier.

Pourtant nous continuons encore.

La nuit se passe. Je patrouille avec Jules. Le froid est vif.

À midi, le 15 novembre, nous nous préparons pour une grande bataille. Avec le capitaine Petit, nous

montons une attaque durant laquelle des canons devront tirer sur la résistance ennemie. Nous nous élançons, mais bientôt, nous sommes arrêtés par des mitrailleuses, alors que nous contourrons un thalweg. Un groupe tente un passage par le sud, mais hélas il est fauché. Je ne me rends pas compte que j'aurai pu être dans ce groupe. Nous sommes bloqués. Des tirs de mortiers ennemis fauchent plusieurs soldats. De l'autre côté, les artilleurs lancent une pluie de projectiles sur la résistance ennemie. La terre devient méconnaissable avec des trous et des monticules fumants. Et toujours les tirs allemands qui nous causent des pertes impressionnantes. Subitement, un groupe important s'élançe en tirant vers l'ennemi qui s'arrête. Pendant ce temps, un autre groupe en profite pour avancer vers l'objectif. Un capitaine installe un groupe d'engins en batterie, mais un tir effroyable de mortier s'abat sur ce groupe. Beaucoup de morts autour de nous. Nous nous réfugions dans un sous-bois et y passons notre deuxième nuit. Jules est là, il plaisante même. Nous sommes vivants.

Le 16 novembre, il neige à nouveau, tout est blanc. Un groupement blindé doit intervenir. Nous réussissons à avancer. On a mis la résistance ennemie en fuite, ce qui est bon signe. Un prisonnier nous indique la ligne de défense, avec précision.

La progression continue toute la journée et je parviens à éviter les balles, ainsi que Jules. On dévale les pentes d'un ravin et quand les balles sifflent, nous nous allongeons dans la neige. Le soir venu, nous nous couchons à nouveau dans un sous-bois. Nous sommes désormais habitués au bruit des balles que nous

n'entendons même plus. Mais nos habits sont humides et nous dormons peu. Le froid nous pénètre, nous réveillant rapidement, car nous n'avons aucune couverture. Nos camarades, à l'arrière, essaient de nous approvisionner dans leur jeep tous phares éteints. Mais nous rejoindre dans le taillis est très difficile et nous ne sommes pas livrés.

Le 17 novembre, c'est très dur, le froid nous paralyse. Il faut avancer. Et l'artillerie pilonne. Ouf, les Allemands s'enfuient ! Nous pénétrons dans une scierie qui était tenue par les Allemands. Quelques villageois nous approchent et nous disent que Dampierre est dégagé. Puis, petit à petit, tous les villages aux alentours sont libérés. Le drapeau français flotte partout et les cloches carillonnent. On nous offre du café. Nous nous installons sur place. Nous sommes tous réunis et pansons nos blessures. Nous nous séchons et nous réchauffons. Il y a eu 34 tués, 2 disparus et 111 blessés. Beaucoup ont les pieds gelés et seront évacués. Je suis toujours là et Jules aussi. On dit que c'est un miracle.

Mais nous savons qu'il nous faudra repartir.

Le 22 novembre, grâce au GMC américains et à d'autres véhicules, nous repartons vers l'Alsace. Nous nous trompons de chemin et nous retrouvons dans un endroit calme et très éclairé. Nous sommes à Bâle. Les Suisses, neutres, nous laissent repartir. Ils n'ont pas connu la guerre, étrange endroit qui a été épargné. Avec Jules, on s'interroge sur le pourquoi ? On se dit qu'on éclaircira cela après la guerre.

L'Alsace est très occupée encore, le bruit court qu'il faudra se battre au corps à corps.

Le soir du 24 novembre, nous arrivons à Sierentz sous une pluie fine qui nous transperce. Un convoi américain transporte des unités d'infanterie américaine. Le colonel Salan dit qu'il faut tenir Sierentz et pousser jusqu'à Kembs.

Un colonel propose de laisser Kembs et de foncer sur Habsheim. Des camions américains transportent d'ailleurs cette compagnie.

Nous restons à Sierentz où nous apprenons qu'un peloton d'auto-mitrailleuses arrivant à Kembs a dû se replier à cause d'une patrouille allemande venant de Nieffer.

Le 27, nous filons à Kembs avec le capitaine Petit et nous arrivons à neutraliser ces patrouilles. Nous sommes plus qu'une centaine de combattants. Il faudrait dégager la centrale électrique de Kembs.

Les Allemands sont toujours maîtres de la zone située entre le Rhin et le canal, ainsi qu'au nord de Kembs.

L'ennemi ne possède plus d'artillerie et nous avons un observatoire non négligeable qui est la falaise d'Istein. Mais nous sommes assez bloqués, par manque d'éléments. Nous avons eu beaucoup de pertes dues au froid et nous manquons de munitions.

Les 29 et 30 novembre, nous libérons trois villages sous les ordres du lieutenant-colonel Dessert et nous faisons même 120 prisonniers allemands.

Hélas le 1^{er} décembre, nous subissons trois pertes, deux sous-officiers et un , à cause des patrouilles ennemies dans la Hardt sud.

Le 3 décembre, au petit jour, deux compagnies ennemies venant de Nieffer, de chaque côté du canal, nous attaquent par le nord et par l'est.

À l'est, je défends, avec Jules et quelques autres, le pont-levis, mais l'ennemi arrive à s'infiltrer dans quelques maisons. Heureusement, le commandant Daboval et le capitaine Petit contre-attaquent vivement.

Nous n'avons que 6 blessés et un moral d'acier. Nous nous sentons ragaillardis.

Un gros morceau nous attend, reprendre l'usine électrique. Toute une stratégie est mise en place. L'opération sur Loechlé, endroit où se situe l'usine, est fixée au 6 décembre. Il faut capturer la garnison allemande et prendre l'usine. Heureusement, des jeunes engagés arrivent. Il y en a 250.

Pourtant nous sommes stoppés. Le mauvais temps est de la partie et les renseignements sont imprécis. Finalement, ce sera pour le 10 à 2 h du matin. Nous nous acheminons en silence vers le moulin qui est détruit, à 7 h. Une pluie de tirs déferle sur l'usine et sur la falaise, avec des fumigènes. Les chars avancent dans les chemins forestiers. En face, les chasseurs de chars attaquent et des armes automatiques tirent de toutes parts. Un char est déjà touché, les brancardiers se précipitent aussitôt. Puis le deuxième char est touché à son tour, mais ne brûle pas, parvenant à s'abriter derrière une maison. Il n'y a plus qu'un char qui avance. Quant à nous, nous arrivons au niveau d'un pont sous des tirs de l'ennemi et nous nous abritons dans un fossé qui borde le canal. À 8 heures, nous seuls semblons encore tenir la garnison. Maison par maison, les autres bataillons arrachent la victoire, suivis par le dernier

char. Le capitaine Hervet est blessé et vite remplacé par le capitaine Langlet. Les Allemands envoient des obus autour du PC, à l'orée du bois. Un autre détachement se trouve dans une carrière à côté du canal. Des tirs s'abattent à gauche et à droite sur la tanière des Allemands. À midi, la situation est éclaircie, les défenseurs sont maîtrisés, même s'il reste quelques irréductibles au centre du village.

Il faudra encore quelques heures pour faire la jonction avec les autres groupements. Nous nous trouvons le long du canal. L'usine se trouvait en face, entre les deux bras du Rhin. Le long du pont, la lutte est difficile. Nous sommes appuyés par deux chars qui crachent leur feu. Au crépuscule, nous atteignons l'usine qui est arrosée par les lance-flammes. Nous la récupérons, intacte. La nuit n'arrête rien et le 11 au matin, nous occupons entièrement l'usine électrique.

Le 2^e bataillon du 12^e régiment d'infanterie allemand est anéanti et son chef, un capitaine est mort. Nous comptons 346 prisonniers, dont 4 commandants de compagnie et des armes. Nous sommes fiers de ce devoir accompli. Jules saute de joie, pourtant chez nous, on recense 48 tués, 124 blessés et il faut reconquérir l'Alsace. Le centre et le nord de la région sont toujours occupés.

Notre artillerie tire sur l'ennemi, de l'autre côté du Rhin, que nous rêvons de récupérer.

Le 24, belle soirée pour évoquer Noël. Nous nous réunissons à Sierentz. Je pense à ma famille. Nous participons à la messe de minuit et quelques familles nous invitent chez elles à partager le vin chaud et quelques gâteaux de Noël.

Au début de l'année, le colonel Daboval est de retour et nous nous préparons à réduire cette terrible poche de Colmar. Je me retrouve détaché dans un groupe de commandos en provenance de Burnhaupt-le-Haut et nous nous déplaçons sur une route enneigée, par une température sibérienne. Beaucoup de jeunes FFI sont parmi nous et souffrent énormément. Le paysage est sinistre, car nous sommes plongés dans un brouillard à couper au couteau.

À travers une brume assez dense, je devine les Vosges à ma gauche et me rappelle cette bataille sanglante au Vieil Armand (le Hartmannwielerskopf dont me parlait si souvent mon père qui avait fait la Première Guerre mondiale).

— Les avions ! hurle Jules.

— Quoi, les avions ?

Tout est calme, je ne comprends pas ce que mon ami veut dire, mais il semble apeuré, angoissé.

Nous continuons et je le laisse passer devant.

Le 10 janvier, il neige toujours et la bise est de plus en plus glaciale. Les marsouins s'élancent, appuyés par les blindés. Nous avons dépassé Mulhouse, mais la résistance ennemie est sérieuse. Nous faisons face par des tirs d'artillerie et de mortier. La tempête de neige sévit toujours et le thermomètre affiche -20 °C. Jules semble plus calme.

Nous apprenons, par les prisonniers allemands, qu'en face, une troupe alpine est arrivée de Finlande et qu'elle est super bien équipée contre le froid : parkas

blanches très bien fourrées avec capuchons et grosses bottes de montagne.

Évidemment, nous les envions, car nous sommes équipés de capotes lourdes et de chaussures américaines peu confortables. Nous savons que ces Alpenjäger sont réputés être très coriaces.

Jules est resté à l'arrière, avec les autres FFI. Je ne le sais pas encore, mais je ne le reverrai plus. Il va me manquer.

Le colonel a installé son PC dans une ferme délabrée. Nous nous abritons dans une maison démolie où il ne reste plus que deux pans. Nous essayons de faire chauffer de l'eau pour faire du café, quand on nous prévient qu'on risque d'être encerclés. Une fois de plus ! Ça n'arrête pas.

80 Alsaciens, anciens de la Wehrmacht nous rejoignent. Ils ont réussi à rejoindre le commando de Provence, après avoir échappé aux griffes russes. Ils sont plus disciplinés que nous et davantage formés aux combats d'infanterie.

On nous annonce que l'objectif sera Cernay et qu'il faudra y aller à pied, 40 km, et franchir la nuit la défense ennemie, plus particulièrement un pont sûrement gardé, sur la Thur.

Nous avançons, pourtant j'ai l'impression de tourner en rond. Nous longeons un remblai de ligne de chemin de fer. Nos doigts collent sur le métal de notre arme, à cause du froid intense. Au loin, une barrière et la maison du garde-barrière tenue, en principe, par les marsouins. D'un seul coup, une rafale de mitraillette

blesse notre capitaine. Le lieutenant prend la relève. Nous nous retrouvons avec beaucoup de blessés et de morts. Deux tirs de bazooka font taire les mitraillettes allemandes. De l'autre côté, les Allemands nous attaquent en force. Plusieurs chars sont venus et la progression ennemie semble stoppée. Les Alpenjäger sont arrêtés après deux heures de combat acharné. Il y a beaucoup de morts et de blessés. Les rares survivants sont des adolescents d'à peine 16 ans.

En cette poche de Colmar, la première armée ainsi que les Américains rencontrent une terrible résistance. Nous y sommes déployés en camion, sur la route verglacée. Nous nous rendons compte à quel point l'armée est pauvre en effectifs et en moyens. Un capitaine, ancien de la Grande Guerre, a pris le commandement.

Nous apprenons que Strasbourg est à nouveau menacée. Les Allemands ont lancé une grande offensive et sont à une vingtaine de kilomètres au nord de la capitale alsacienne. Depuis le 18 janvier, un convoi dont je fais partie est en route pour atteindre la banlieue nord-ouest de la ville. Pour y aller, nous faisons un grand détour par les Vosges. Il neige toujours, les routes sont défoncées et les villages détruits. Et ce froid intense n'arrange rien. Les Dodge et les GMC dérapent souvent. Vers minuit, nous arrivons enfin à l'usine Bugatti de Molsheim où nous pouvons nous réfugier. Jean, grand sportif aux cheveux roux et aux yeux clairs, nous apporte quelques couvertures dénichées dans un placard de bureau. Nous avons de la chance d'en avoir trouvées.